

La clarté crue de la lune tombait du haut du ciel sur les grands bois assombris dont elle éclairait seulement les cimes. Enfin, au détour d'un chemin, le voyageur aperçut, en pleine lumière, le castel de Haute-Bise, détachant sa blancheur sur le fond noir des sapins.

La cloche de la grille, ébranlée avec force par le cocher, résonna dans le silence avec la gravité d'un glas ; un instant après, un homme, à demi-effaré, accourut.

— Ouvrez, Benoît, dit le jeune homme.

La voiture tourna dans la cour, et le maître de Haute Bise descendit.

Sa générosité à l'égard du cocher lui valut un remerciement chaleureux, et gravissant le perron, il prit l'enfant par la main.

— Benoît, reprit-il, de la lumière dans la chambre bleue, le cabinet de toilette a un divan qui suffira pour le petit.

L'installation fut rapide, et, moins d'une demi-heure après leur arrivée, les voyageurs dormaient paisiblement.

Quand Claudin se leva, il faisait grand jour. Il s'habilla à la hâte, avide de revoir son compagnon qui du rôle de sauvé avait pris le rôle de sauveur. Il le trouva debout, vêtu d'un élégant costume de voyage, et appuyé sur le grand balcon dominant la plaine.

Le château de Haute-Bise, qui devait son nom à sa situation, dominait une magnifique campagne. Au-dessous d'une véritable mer de feuilles se déroulait le fleuve, semblable à un ruban d'argent cuirvé. Au delà, le village, avec son clocher en pointe, autour duquel les émouchets décrivaient de grands cercles ; puis un amas de maisons dont les toitures d'ardoises, passant du rouge vif au brun, éclataient au soleil comme un champ de trèfle incarnat. De distance en distance de grands arbres secouaient leurs panaches verts au-dessus de jardins dessinant des carrés de légumes et des massifs de fleurs. L'ensemble de ce village était charmant, même à vol d'oiseau, ce qui est toujours la façon la plus favorable de juger un paysage. Aussi le voyageur qui avait descendu le Rhin, remonté le Volga et traversé le Danube retrouvait avec une satisfaction sereine ce paysage tranquille. Le danger qu'il venait de courir le rattachait à la vie ; la pensée qu'un avenir nouveau pouvait naître effaçait les chagrins passés, et ses yeux se tournaient du côté de l'horizon où se dressaient des habitations luxueuses, comme si l'une d'elles devait abriter la jeune fille destinée à lui donner l'oubli de ses premières déceptions. La petite main de Claudin le tira de sa rêverie.

— Te voilà, mon enfant, dit-il ; as-tu bien dormi ?

— Oui, monsieur, répondit Claudin.

A son tour, il regarda le paysage.

— Comment s'appelle cette rivière ?

— La Marne.

— La Marne... répéta Claudin, comme si ce nom lui rappelait un souvenir, la Marne.

Ses yeux fixèrent le clocher et parurent en compter les fenêtres. L'horloge sonna dans le lointain.

Cette horloge avait une voix rouillée, tou-sottante, ne ressemblant à nulle autre, pareille à celle d'une cloche fêlée. Mais telle qu'elle était, depuis de longues années elle rendait des services dans le pays, appelant à la prière ceux qui savaient prier, indiquant l'heure du travail, le moment du repas, réglant la minute où les enfants prenaient leurs cahiers, afin de se rendre à l'école, réglant la vie des humbles. Elle se dérangeait souvent. Vieille et fatiguée, ses rouages refusaient le service.

Elle s'arrêtait dans le vieux clocher et brouillait l'ordre dans tous les villages. La femme chargée du service des cloches la remontait un peu au hasard, et les rouages, graissés de nouveau, retrouvaient le mouvement pour quelques jours.

En l'entendant sonner, Claudin tressauta. Il lui parut que cette musique avait toujours retenti à ses oreilles, et que le son monotone de l'horloge lui rappelait soudainement sa petite enfance. Ses regards embrassèrent l'horizon avec une curiosité plus intime ; puis, étreignant la main du jeune homme :

— Monsieur, dit-il, il me semble que je reconnais ce village et que cette vieille horloge vient de murmurer le nom de mon père.

— Ne te trompes-tu pas, pauvre enfant ?

— Non, monsieur. Oh ! si vous vouliez me permettre de courir.

— Je ferai mieux, je t'accompagnerai.

Une minute après, tous deux prenaient un repas léger, puis ils descendaient les pentes de la colline.

— Je sais le nom de tous les arbres, dit Claudin, voilà des grisards, des trembles, là des ormes... Oh ! ce ne sont pas les bohèmes qui me les ont appris... Il me semble avoir déniché des nids dans ces bois.

A mesure qu'ils descendaient la Marne, Claudin se sentait envahi par un sentiment plus puissant. Son cœur battait avec violence, ses joues s'enflammaient, son regard brillait. Quand il se tournait vers son compagnon, il lui criait d'une voix éclatante :

— Voilà le bateau du passeur... L'auberge de Mathurin est là près de la berge... Et tenez, oh ! tenez, cette petite maison...

Il s'arrêta, n'en pouvant dire davantage, et s'appuya contre le tronc d'un vieux chêne.

Son bras étendu désignait une maison blanche dont les murailles disparaissaient à demi sous des branches fleuries. Le jeune homme lui saisit le bras, et, sous l'empire d'une émotion puissante, lui demanda en plongeant dans ses yeux un regard soudainement voilé :

— Cette maison, sais-tu qu'elle appartient...

— A ma mère Catherine ! dit Claudin en prenant sa course.

— Catherine ! répéta le jeune homme, ce serait vraiment providentiel.

Il suivit Claudin et le rejoignit au moment où celui-ci dépassait le seuil de la cour.

Nichette y jouait avec le chien.

Claudin allait s'élancer dans la maison, quand, une réflexion l'arrêtant, il attendit son compagnon de voyage, comme s'il avait besoin de son aide pour rentrer au foyer de la famille.

Le jeune homme paraissait en ce moment presque aussi ému que l'enfant lui-même. Il pressa la main que Claudin lui tendait en signe de détresse.

— Ne prononcez pas mon nom tout de suite, monsieur... Il faut préparer ma mère, voyez-vous... Je suis sûr qu'elle ne me reconnaîtra pas... Il y a si longtemps que les Tziganes m'ont enlevé.

Il était bien changé, en effet, le pauvre garçon. Son teint s'était hâlé aux intempéries des saisons. Sa taille mince et frêle trahissait plus d'une privation. Il n'était plus, comme autrefois l'enfant heureux et confiant dans la vie, qui n'a vu autour de lui que des êtres intelligents et bons, dévoués et doux ; il sortait d'une tribu de bohèmes dont les visages reflétaient les vices. Il avait appris à trembler, à courber le dos sous les mauvais traitements, à répondre à voix basse, à endurer la faim et la soif ; ce qui était pire, à vivre sous l'influence d'une continuelle terreur. Ses beaux cheveux blonds étaient coupés, et les grâces de ce joli visage disparaissaient sous une expression de souffrance continue. Oui, il était bien et cruellement changé...

Son compagnon comprit quelle angoisse lui serrait le cœur, et il poussa la porte de la salle. Elle présentait l'aspect d'une véritable ruche ouvrière. Les garçons étaient partis pour les ateliers, et les femmes travaillaient avec courage et gaieté. Catherine, Mélisse et Louise repassaient, et le bruit du fer frappant les réchauds, ajoutait une note stridente au caquetage des jeunes filles. Marie cousait à côté du fauteuil de Claudine convalescente. Les deux petites apprenties passaient le linge fin à l'empois et déтираient les dentelles. La lumière entrant à flots dans la salle par la haute fenêtre, éclairait les gais visages des travailleuses, les vases de fleurs posés sur la fenêtre, et la figure de Claudine échappée depuis si peu de temps à la mort.

Le jeune homme, dont l'émotion n'était guère moins forte que celle de Claudin, laissa celui-ci dans l'ombre, et s'avança vers la veuve la main tendue :

— Catherine ! dit-il, Catherine !

La veuve du garde se retourna au son de cette voix :

— Monsieur Vilhardouin ! répondit-elle.

— Mon parrain Maxime ! s'écria Néra en accourant du fond de la chambre, où elle était occupée à plier du linge.

Elle ne songea plus qu'elle avait grandi, et jeta ses deux bras autour du cou du jeune homme.

— Vous revenez donc, monsieur, reprit Catherine en lui présentant un siège. Béni soit Dieu, si c'est pour longtemps ! Vous ne faites que paraître dans un pays où l'on vous aime, et c'est pour nous un perpétuel regret.

— Eh bien, soyez satisfaite, Catherine, je reste au château, non pour quelques semaines, mais pour toujours... Je suis las de ces voyages que j'ai tant aimés... Les aventures qui m'arrivent sont parfois dangereuses, et quoique nul ne puisse m'accuser de poltronnerie, j'arrive ici sous l'impression d'une sinistre affaire... Figurez-vous que j'ai failli être assassiné...

— Vous ! mon parrain ? dit Néra. Je ne me serais jamais consolée de ce malheur-là.

— Je dois peut-être à tes prières d'avoir échappé au péril, à toi et à Claudine, notre chère petite sainte...

La fillette ne paraissait rien entendre : un sommeil très doux s'était emparé d'elle, ses paupières demeuraient closes : seulement de ses lèvres passait comme un souffle le nom de celui dont la perte avait failli la tuer :

— Claudin ! Claudin !

Et, se rejetant davantage dans l'ombre, l'enfant volé sentait couler de grosses larmes sur ses joues.

Maxime Vilhardouin poursuivit :

— J'ai bien cru ne revenir jamais dans ce pays où vous affirmez que l'on m'aime un peu.

— Beaucoup, passionnément ! interrompit Néra.

RAOUL DE NAVERY

A suivre